



Petit Courrier des Dames.

Rue Meslée, Nº 25.

Robe de barrège, Chapeau de paille, Fichu en blonde.

PETIT COURRIER DES DAMES

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois : dont une d'homme. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger. — On s'abonne au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n^o. 25; chez COLLIN DE PLANCY, libraire, boulevard Montmartre, n^o. 25; PAIN-PARRE, PONTHEU, au Palais-Royal, MARTINET, rue du Coq S.-Honoré, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.

MODES.

D'une main légère et timide
Cueillons adroitement la fleur;
Mais sachons éviter l'épine,
C'est là le secret du bonheur.

Tout en répétant le couplet de cette chansonnette, la gentille Emma parcourait les bosquets charmans du jardin de M^{me}. G***, tour-à-tour poursuivant un papillon, léger comme elle, ou se formant un joli bouquet de fleurs moins fraîches que les roses de son teint. Emma, entraînée dans sa course, arriva bientôt à l'extrémité du parc; effrayée de l'isolement où elle se trouvait, elle allait retourner sur ses pas, lorsqu'un soupir vint frapper son oreille. La jeune fille



tremblante s'arrête, s'imaginant déjà être poursuivie par le LUTIN D'ARGAIL. A peine elle ose respirer; cependant la curiosité l'emporte bientôt sur la frayeur. Elle avance sans bruit : au travers du feuillage elle découvre une femme assise à l'écart; Emma entr'ouvre doucement les branches de l'arbre mystérieux qui protégeait sa retraite : un cri de surprise et d'admiration est prêt à lui échapper. Une femme seule, dans cet endroit, et dans un costume aussi gracieux qu'élégant ! Sans doute il y avait bien dans cette rencontre de quoi faire naître quelques soupçons; mais l'esprit léger de la jeune fille, mais son âge approchant de l'enfance, mais l'innocence d'un cœur si pur encore, la préservèrent du regret d'avoir formé un doute qui pût être injurieux à la dame inconnue. Emma ne pensa rien, ne préjugea rien; Emma avait bien autre chose à faire ! Jamais une plus fraîche et plus jolie toilette ne s'était offerte à sa vue; elle en examina tous les détails. Au lieu de ces simples blouses dont l'uniformité commence peut-être à fatiguer l'inconstante déesse, bien qu'elle ait épuisé toutes les ressources de son art pour en varier au moins les accessoires, Emma fut enchantée d'apercevoir une robe dont le corsage était taillé dans un goût nouveau : la garniture, ainsi que celle du jupon, était disposée en feuillage, lisérés en couleur; un fichu en blonde s'échappait de ses épaules.

Mais ce qui la charma bien plus encore, ce fut la coiffure distinguée de cette Dame. Demain, se dit-elle, c'est ainsi que je veux arranger mes cheveux. Ces mèches plates, entrelacées dans de grosses nattes, ces cheveux séparés sur le front m'iront à merveille, j'en suis sûre, et Edmond me trouvera jolie comme un ange avec cette coiffure. Emma avait à peine quinze ans : qu'on lui pardonne l'étourderie de son caractère; car nous devons le dire, Emma n'avait fait encore que s'occuper de la toilette de la Dame étrangère, et elle avait oublié le soupir indiscret qui d'abord avait trahi le secret de sa retraite. Notre jeune fille se le rappela pourtant, et un sentiment d'une douce pitié remplaça le plaisir qu'elle venait d'éprouver à observer les détails d'un joli costume : elle ne s'occupa plus de la mise élégante de cette Dame; toute son attention se fixa sur sa douce physionomie, qu'une impression de mélancolie rendait encore plus touchante. Elle lui vit tirer

un portrait de son sein. Ah ! c'est sans doute le portrait d'un amant, se dit Emma ; car à quinze ans, si l'on ignore l'amour, on en connaît déjà le mot, et l'on s'imagine souvent qu'un amant doit être l'unique objet de toutes les pensées. Mais bientôt, lorsqu'elle entendit une voix touchante répéter lentement ces deux vers de Delille :

*Un portrait dans la main, elle demande aux cieux,
Elle demande encor ce fils si précieux.*

Les yeux d'Emma se remplirent de larmes. Elle a deviné la douleur d'une mère. Elle s'approche un peu plus encore : elle regarde le portrait, et, au travers des pleurs dont sa vue est obscurcie, elle y distingue les traits d'un jeune enfant : elle voit cette pauvre jeune mère presser tour-à-tour cette image chérie sur ses lèvres et sur son cœur. Emma se retira précipitamment ; elle craignit que ses sanglots ne vinsent trahir sa présence ; elle savait déjà qu'il faut toujours respecter le secret de la douleur qui se cache.

Emma se coucha, l'ame attristée : ses rêves furent agités. Le lendemain les papillons purent voltiger sans danger d'être poursuivis. Le parterre ne fut pas dépouillé d'une seule fleur ; le lendemain Emma ne quitta pas un instant sa mère, car il semblait qu'elle lui fût devenue plus chère encore. Elle avait pu juger ce qu'est l'amour d'une mère, puisqu'il survit au tombeau. Enfin, on dit que le lendemain Emma, ne se ressouvint même plus de la manière dont elle devait arranger ses cheveux, pour imiter la coiffure qu'elle avait admirée. On dit encore qu'Edmond la trouva bien plus jolie, car l'impression du sentiment qu'elle avait éprouvé la veille, donnait à sa physionomie une expression touchante qui ajoutait un charme de plus à sa beauté naturelle.

On a vu dans quelques promenades, des chapeaux de gaze formés de biais de deux couleurs qui traversaient diagonalement la passe : un de ces biais doit être macassa, et l'autre bleu, jaune et puce, lilas et verd ; enfin toujours de deux couleurs assorties. On orne ces chapeaux de fleurs, de gaze ; quant à ceux en sparterie, on peut dire qu'ils sont tellement communs, qu'on n'en porte plus. . . Les plus en vogue sont toujours en paille blanche ou en paille d'Italie.

Beaucoup moins de ceintures de cuir. Un simple ruban attaché par une boucle, a remplacé cette mode, devenue trop gênérle.

Les plus nouvelles garnitures de robes s'appellent *des arlequinades*. Ce sont plusieurs volans de mousseline, bordés de gances de différentes couleurs. Ces volans sont petits et très-rapprochés, afin que les couleurs se confondent. On en compte jusqu'à de douze nuances. Cette garniture bizarre a été adoptée par plusieurs élégantes.

L'ORPHELINE DU VALLON,

NOUVELLE.

Jeune fille, il se fait tard; déjà la brune épaisse nous dérobe la douce clarté des cieux, le froid fait sentir sa rigueur, la neige tombe en abondance. . . le clocher du village ne rend qu'un son lugubre, et que le vent, à peine, apporte jusqu'à nous. . . Crois-moi, quitte cette dernière demeure, où tout vient s'engloutir; demain, tu retrouveras encore et cette croix et ce tombeau. — Non, ma prière n'est point finie. — Tu regrettes, sans doute, un ami. — Je pleure une mère. — Une mère! je te plains. — J'ai perdu mon père, dès mon bas âge. Ma mère, du moins, me restait, et je croyais que le Ciel me permettrait de ne prier que sur un tombeau. Nous étions pauvres, mais le produit de notre travail suffisait à notre existence, et la gaité parvenait encore quelquefois jusqu'à nous. Un jour, un soldat, accablé de fatigue et de besoin, s'assit sur le seuil de notre porte. Ma mère le recueillit. . . . Il était blessé. . . . Nous prîmes soin de ses blessures. . . . Il me dit qu'il m'aimait, et moi je lui avouai aussi mon amour. Quoiqu'aussi pauvre que nous, il plut cependant à ma mère, et j'allais l'épouser, quand l'étranger envahit nos provinces. . . Edmond fut rappelé dans les rangs, et depuis lors, il n'est pas revenu! . . . — A-t-il péri? . . . — Je l'ignore. Pendant ce tems, Dieu a appelé la veuve à lui, et a laissé l'orpheline seule sur la terre. — Mais que fais-tu sur cette tombe? . . . — Je prie pour le bonheur de ma mère

et pour le retour d'Edmond. — Viens, te dis-je. — Non, bon voyageur, je te remercie de l'intérêt que tu m'accordes, mais j'ai encore besoin ici, et pour long-tems sans doute.

Le voyageur s'éloigna, mais non sans tourner souvent la tête. La jeune fille était toujours à la même place. Trois mois après, il revint dans le village, et passa devant le cimetière. L'orpheline n'y était pas, mais il vit une fosse fraîchement remuée, une croix nouvellement plantée, et un soldat, le teint hâlé, les habits encore ensanglantés, et qui, prosterné sur cette terre humide, appelait à grands cris Irma. Le voyageur passa, sans oser troubler la douleur du militaire; mais, chaque fois que ses affaires le ramenèrent dans ce hameau, il ne le traversa jamais sans aller prier à son tour, pour Irma, pour le soldat et pour la pauvre mère!

ÉLISE DE SIMIANE.

L'ACADÉMIE SILENCIEUSE,

OU

LES EMBLÈMES.

IL y avait à Amadan une célèbre académie, dont le premier statut était conçu en ces termes : *Les académiciens penseront beaucoup, écriront peu, et ne parleront que le moins qu'il sera possible* : on l'appelait l'Académie silencieuse, et il n'était point, en Perse, de vrai savant qui n'eût l'ambition d'y être admis. Le docteur Zeb, auteur d'un petit livre excellent, intitulé le *Baillon*, apprit, au fond de sa province, qu'il vaquait une place dans l'Académie silencieuse. Il part aussitôt : il arrive à Amadan, et, se présentant à la porte de la salle où les académiciens sont assemblés, il prie l'huissier de remettre au président ce billet : *le docteur Zeb demande humblement la place vacante*. L'huissier s'acquitta sur-le-champ de la commission, mais le docteur et son billet arrivaient trop tard; la place était déjà remplie.

L'académie fut désolée de ce contre-tems : elle reçut, un peu malgré elle, un bel esprit de la cour, dont l'éloquence

vive et légère faisait l'admiration de toutes les ruelles; et elle se voyait réduite à refuser le docteur Zeb, le fléau des bavards; une tête si bien faite, si bien meublée! Le président, chargé d'annoncer au docteur cette nouvelle désagréable, ne pouvait presque s'y résoudre, et ne savait comment s'y prendre. Après avoir un peu rêvé, il fit remplir d'eau une grande coupe, mais si bien remplie, qu'une goutte de plus eût fait déborder la liqueur; puis il fit signe qu'on introduisît le candidat. Il parut avec cet air simple et modeste, qui annonce presque toujours le vrai mérite. Le président se leva, et, sans proférer une parole, il lui montra d'un air affligé la coupe emblématique, cette coupe si exactement pleine. Le docteur comprit de reste qu'il n'y avait plus de place à l'académie; mais, sans perdre courage, il songeait à faire comprendre qu'un académicien surnuméraire n'y dérangerait rien. Il voit à ses pieds une feuille de rose, il la ramasse, il la pose délicatement sur la surface de l'eau, et fait si bien qu'il n'en échappe pas une seule goutte.

A cette réponse ingénieuse, tout le monde battit des mains; on laissa dormir les règles pour ce jour-là, et le docteur Zeb fut reçu par acclamation. On lui présenta sur-le-champ le registre de l'académie, où les récipiendaires devaient s'inscrire eux-mêmes. Il s'y inscrivit donc, et il ne lui restait plus qu'à prononcer, selon l'usage, une phrase de remerciement. Mais, en académicien vraiment silencieux, le docteur Zeb remercia sans dire mot. Il écrivit en marge le nombre *cent*, c'était celui de ses nouveaux confrères; puis, en mettant un zéro devant les chiffres, il écrivit au-dessous: *ils n'en vaudront ni plus ni moins (0100)*. Le président répondit au modeste docteur avec autant de politesse que de présence d'esprit: il mit le chiffre *un* devant le nombre cent, et il écrivit: *ils en vaudront dix fois davantage*.

(*Extrait du Musée littéraire*).

— M^{me}. G ***, sur le point de mourir, avait prié instamment son mari de ne la faire inhumer que quatre jours après sa mort; c'était une prudente recommandation: elle meurt. Trois jours après, on se présente chez le veuf: mais, Monsieur, à quoi donc songez-vous! A quand les funérailles?... Croyez-vous qu'elle ne soit pas morte?... — Je sais

fort bien qu'elle est morte, répond M. G ***., puisque je l'ai fait ouvrir avant-hier; mais, que voulez-vous, je lui ai tant promis de ne la faire inhumer que quatre jours après...

THÉÂTRES.

Vaudeville. — Conformément aux usages, et aux leçons données par l'élégant traité de Civilité puérile et honnête, l'administration du Vaudeville disait déjà aux auteurs des *Frères rivaux*, ou *la Prise de Tabac*, que *Dieu vous bénisse*, en entendant le public qui composait la chambrée de la première représentation de cette pièce, applaudir à quelques jolis couplets et à quelques heureuses saillies; mais le dénouement ayant excité des murmures, elle a suspendu momentanément ses félicitations. Suivrons-nous son exemple? Non, sans doute, nous chercherons au contraire à stimuler deux jeunes auteurs, dont un surtout est en état de bien faire et a déjà bien fait. Mr. Théodore a tout ce qu'il faut pour réussir, s'il veut ne pas se reposer sur les lauriers de quelques succès éphémères.

Nous ne rendrons pas compte de l'intrigue de cette pièce; elle ressemble à tant d'autres, qu'on pourrait nous accuser de ne pas l'avoir écoutée attentivement, et de n'écrire notre analyse que par réminiscence.

Le jeu de la charmante Minette a beaucoup contribué au succès de cet ouvrage qui peut, après tout, être considéré comme une bonne fortune pour le Vaudeville, délaissé par les auteurs à la mode.

Gymnase Dramatique. — La charmante Léontine est une bonne fortune pour ce théâtre, et l'administration a raison d'en profiter pour remplir sa caisse; mais les auteurs ont tort de tout sacrifier au désir de faire briller la perle du Gymnase. Ils oublient que le public est aussi inconstant que frivole, et qu'il se lasse aisément. Dans l'intérêt même de la petite Fay, ils devraient penser qu'il est des artistes à ce théâtre qui ont du talent, et que le public voit avec plaisir. Leur donner un rôle plus saillant dans les pièces où Léontine joue, ne pourrait lui faire tort, et les spectateurs y gagneraient: avec un peu plus de travail et une légère dépense d'esprit, on ferait jouir les spectateurs du charme de la voix de Mlle. Lalande.

Dans la *Petite Lampe Merveilleuse*, cette actrice charmante devrait chanter un air, au lieu de deux couplets insignifiants dont elle tire cependant le meilleur parti. Si les autres rôles étaient également mieux conçus, Mlle. Fleuriet, qui réunit la grace au talent, inspirerait plus d'intérêt, et Bernard-Léon serait une caricature plus noble.

Tout cela est aisé pour les auteurs du Gymnase. Ils n'ont qu'à vouloir, l'administration n'a qu'à vouloir aussi, et l'on verra bientôt des opéras parfaitement montés.

La musique de la *Petite Lampe* est de M. Alex. Piccini; elle est fort agréable. Il est à regretter que le poème n'ait pas permis à ce compositeur de se livrer à l'essor de son imagination, dans d'autres morceaux que ceux faits pour Léontine.

Panorama Dramatique. — Un triple projet occupe l'administration de ce théâtre : faire agrandir la salle, faire de bonnes recettes et augmenter son répertoire. Si ces deux premiers projets ne réussissent pas mieux que le troisième, nous la plaignons; car elle paraît ne pas rencontrer toujours des *Ali-Pacha*.

La comédie intitulée *le Drôle de Corps*, a réussi, disent plusieurs journaux; le public dira comme eux en voyant ce titre journallement sur l'affiche. Devons-nous l'imiter? Si le mélodrame en vogue à ce théâtre, n'escortait pas le *Drôle de Corps*, cette comédie n'aurait qu'un succès bien drôle.

Gaîté. — Le *Meurtrier* attire toujours la foule à la Gaîté, et bientôt l'attirera en province. On monte cette pièce sur différens théâtres. Nous avions prédit ce succès.

Le défaut d'espace nous empêche de rendre compte de la Fête charmante qui a eu lieu à *Tivoli* mardi dernier; nous y reviendrons ainsi que sur celle de *Beaujon*, où l'on donnera, dimanche prochain, une seconde représentation de l'*Entrée de Henri IV à Paris*. Cette pantomime mérite le succès qu'elle a obtenu, quoique les montagnes ne fussent pas assez éclairées. Il faut espérer qu'elles le seront mieux à l'avenir.

A ce numéro est jointe la planche 68.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o. 46, au Marais